

Inge Scholl,  
La rose Blanche,  
Éditions de minuit,  
1953.

# La rose blanche

Willi Graf  
(1918- 1943)



Alexander  
Schmorell  
(1917-1943)



Kurt Huber  
(1893-1943)



Hans Scholl (à droite), Sophie Scholl  
et Christoph Probst (à gauche)

Dans ce livre, Inge Scholl (1917 – 1998) raconte, avec pudeur, l'histoire de sa sœur Sophie et de son frère Hans, membres fondateurs du réseau de résistance allemand, *La Rose blanche*.

Ils furent exécutés en 1943

Source des extraits : Scholl (Inge), *La rose blanche*, Ed. De Minuit, 1953, réédition en 2012

(...) quelques jours plus tard, furent placardées des affiches rouge vif, destinées à apaiser la population, et sur lesquelles on lisait :

Ont été condamnés à mort pour haute trahison :

CHRISTOPH PROBST, 24 ans.  
HANS SCHOLL, 25 ans  
SOPHIE SCHOLL, 22 ans.

La sentence a été exécutée.

La presse parla d'eux comme d'isolés et d'inconscients : leur action les avait automatiquement exclus de la communauté populaire.

En ville, le bruit courait que près de cent personnes avaient été arrêtées, et qu'il fallait s'attendre à de nouvelles condamnations à mort. Le président de la Cour de Justice Populaire était venu exprès de Berlin par avion pour bâcler le procès.

Peu de temps après, un second jugement entraînait la condamnation à mort et l'exécution de:

WILLI GRAF.  
le Professeur KURT HUBER.  
ALEXANDER SCHMORELL.

Qu'avaient fait ces hommes ? Quel était leur crime ?

Certains se moquaient d'eux, ou les traînaient dans la boue ; et d'autres les admiraient, comme des héros de la liberté.

Héros ? Peut-on leur donner ce nom ? Ils n'ont rien entrepris de sublime, n'exigeant qu'un droit élémentaire, celui de vivre, librement, dans un monde qui soit humain. La vraie grandeur est sans doute dans cet obscur combat où, privés de l'enthousiasme des foules, quelques individus, mettant leur vie en jeu, défendent, absolument seuls, une cause autour d'eux méprisée. Ils luttent, avec un humble héroïsme, pour ce qui est modeste, très quotidien, mais non point sans valeur; et dans le même moment, des despotes habiles sont acclamés sur l'estrade publique, qui ne promettent, sous prétexte de puissance, qu'une gloire honteuse et la misère.

Un matin, j'entendis sur les marches de l'école une camarade dire aux autres : «Ça y est. Hitler est au pouvoir. » De leur côté, la radio et les journaux annonçaient : << Maintenant, tout va aller mieux. Hitler a pris les rênes du gouvernement. >>

La politique entrait pour la première fois dans notre vie. Hans avait alors 15 ans, Sophie 12. On commença à nous parler de patrie, de camaraderie, de communauté populaire et d'amour du pays. Ces notions s'imposaient à nous et nous écoutions, enthousiasmés, ce qu'on en disait à l'école ou dans la rue. Car nous aimions beaucoup notre pays, les bois, les fleuves et les vieux rochers gris qui se dressaient, entre les vergers et les vignes, sur les flancs escarpés de nos montagnes. Il évoquait pour nous une bonne odeur de mousse, de terre humide, et de pommes.

La patrie, n'était-ce pas l'ensemble des hommes parlant la même langue et appartenant au même peuple ? Nous l'aimions, sans savoir dire pourquoi. Jusqu'ici, on n'avait jamais eu besoin d'en parler. Et maintenant ce sentiment naturel était le thème, souvent repris, des discours officiels. Nous apprenions que Hitler voulait apporter à l'Allemagne la grandeur et le bien-être qui lui manquaient. Il entendait procurer à chacun du pain et du travail, en donnant à tout Allemand l'indépendance, la liberté et le bonheur. Ce programme nous plaisait, et nous voulions consacrer toutes nos forces à le réaliser.

Une chose nous séduisit, qui revêtait pour nous une puissance mystérieuse : la jeunesse défilant en rangs serrés, drapeaux flottants, au son des roulements de tambour et des chants. Cette communauté n'avait-elle pas quelque chose d'invincible ? Quoi d'étonnant à ce que Hans, Sophie, et nous tous, nous trouvions bientôt engagés dans la Jeunesse Hitlérienne ?

Nous appartenions corps et âme à ce mouvement, sans comprendre que notre père ne partageât pas notre bonheur et notre fierté. Il était au contraire, très hostile, et nous disait parfois : << Ne les croyez pas. Ce sont des brigands sans foi ni loi, ils trompent grossièrement le peuple allemand. » Quelquefois, il comparait Hitler au joueur de flûte de Hameln, qui avait charmé les enfants pour les mener à la mort. Mais ses paroles étaient vaines ; entraînés par notre jeune enthousiasme, nous faisons fi de ses avertissements.

Nous croyions être membres d'une vaste organisation, qui englobait tout et appréciait chacun, de l'enfant de dix ans à l'homme adulte. Nous nous sentions solidaires d'une cause, d'un mouvement qui, de la masse, créaient un peuple. Nous pensions que le temps arrangerait certaines choses déplaisantes. Une fois, après une longue randonnée à bicyclette, nous avons planté nos tentes sous un immense ciel étoilé; brusquement, une camarade de quinze ans me dit : «< Tout serait parfait... sans cette question des Juifs, qui m'obsède. » La dirigeante répondit que Hitler savait ce qu'il faisait et qu'on devait, pour le bien supérieur de l'Allemagne, accepter de bon coeur ce qui nous paraissait dur et incompréhensible. La jeune fille ne fut pourtant pas satisfaite de cette réponse, et d'autres partagèrent son inquiétude. Ce fut une soirée agitée, mais, finalement, la fatigue l'emporta. Le jour suivant fut magnifique, et on oublia provisoirement la conversation de la nuit.

Hans s'était composé un recueil de chants (...). Son répertoire contenait, en plus des hymnes de la Jeunesse Hitlérienne, des chants populaires de tous les pays. Comme nous aimions écouter une mélodie russe ou norvégienne, bercés par son rythme mélancolique ! N'exprimait-elle pas l'âme de tous les hommes ?

Quelque temps plus tard, se produisit un changement extraordinaire dans l'attitude de Hans. Il n'était plus le même. (...) La raison était tout autre. Ses chefs lui avaient notifié l'interdiction de chanter. Comme il en riait, on l'avait menacé de sanctions. Mais pourquoi perdait-il le droit d'entonner ces hymnes, qui étaient si beaux ? Seulement parce qu'ils étaient inventés par d'autres peuples ? Il ne comprenait pas. Tourmenté, il perdit peu à peu son insouciance.

A cette époque, il fut chargé d'une mission spéciale. Il devait porter le drapeau de son groupe à la Journée du Parti, à Nuremberg. Sa joie fut grande. Mais, à son retour, il était méconnaissable. Il semblait dégoûté, et son visage reflétait une déception profonde. Nous n'avions pas besoin d'explications. L'idéal de la jeunesse qu'on lui avait présenté là-bas, était tout différent du sien. L'exercice militaire formait la base de l'éducation, et l'uniforme marquait l'asservissement total de l'homme. Il aurait voulu, lui, que tout garçon pût tirer le meilleur de soi-même, que chaque individu coopérât, par son imagination, ses idées et son caractère, à enrichir le groupe. A Nuremberg, on avait tout ordonné sur le même modèle, parlé, jour et nuit, de fidélité. Mais la clef de voûte de la fidélité... n'est-ce pas d'abord rester fidèle à soi-même ? Hans se sentait de plus en plus troublé. .."

Un jour, il rentra à la maison en nous annonçant une nouvelle interdiction. Un des chefs lui avait arraché des mains le livre de son poète préféré : *Heures étoilées de l'Humanité*, de Stefan Zweig. Pourquoi le livre était-il interdit ? Pas de réponse. Il apprit aussi qu'un autre écrivain allemand, qu'il aimait beaucoup, avait dû s'enfuir d'Allemagne pour avoir défendu l'idée de la paix.

Et brusquement, la rupture fut complète.

Hans, depuis longtemps, avait été promu chef d'équipe. Il avait confectionné, aidé des autres garçons, un magnifique drapeau orné d'une grande mascotte. Consacré au Führer, il était le symbole de leur communauté, et tous avaient juré d'y demeurer fidèles. Un soir, ils se rassemblèrent pour l'appel devant un chef supérieur. Ce qui se passa fut inouï. Le chef commanda au porteur du fanion, un gars de douze ans, d'abandonner son drapeau. << Vous n'avez pas besoin d'un fanion particulier. Contentez-vous de celui qui est prescrit à tous. >> Hans fut atteint profondément. Le chef ne savait-il pas quelle valeur ils accordaient à ce symbole ? N'était-ce pas plus qu'un morceau d'étoffe, qu'on peut changer à son gré ?

L'ordre retentit à nouveau. Le garçon ne bougeait pas, et Hans devinait son trouble- Lui-même n'aurait pas obéi. Quand le chef, une troisième fois, réitéra son ordre, Hans vit le fanion trembler. Il ne put se contenir davantage, sortit du rang, et gifla le chef. Dès lors, il ne fut plus chef d'équipe.

Cette inquiétude, qui agitait l'esprit de Hans nous atteignit bientôt. On nous raconta une autre histoire, celle d'un jeune professeur disparu mystérieusement. Il avait été placé devant un peloton de S.A., et chaque homme avait dû, au commandement, lui cracher au visage. Depuis, personne ne l'avait revu. On l'avait envoyé dans un camp de concentration. « Qu'avait-il donc fait ? >>, avons-nous demandé à sa mère. << Rien, rien, répondit, cria plutôt, la pauvre femme, désespérée. Il n'était pas National-Socialiste, il ne pouvait pas l'être, c'est là tout son crime >>

Le doute n'avait été jusqu'alors en nous qu'une étincelle. Elle devint une flamme, haute et vive, de révolte et d'indignation. Notre tristesse profonde. Un monde de fidélité, de pureté, commençait à se briser en nous, morceau par morceau. Qu'avait-on fait de la patrie ? Il n'en était sorti ni la liberté, ni un épanouissement de la vie. Le bonheur de l'homme, sa prospérité, n'étaient pas assurés. On avait jeté une chaîne après l'autre sur l'Allemagne. Et maintenant, notre pays ressemblait tout entier à un immense cachot.

(...)

Un sentiment naquit en nous : celui de vivre à l'intérieur d'une maison propre et belle où, dans la cave, derrière des portes verrouillées, des choses terribles se passaient. Lentement la crainte, puis l'horreur et l'angoisse, nous gagnaient; et le premier germe, encore infime, d'une insécurité sans limite, s'implantait en nous.

<< Comment se peut-il qu'un tel gouvernement se soit instauré dans notre pays ?

- En un temps d'extrême misère, nous expliqua notre père, tout ce qui est mauvais prend le dessus. Pensez à l'époque que nous avons traversée; d'abord la guerre, puis les difficultés de l'après-guerre, l'inflation et la pauvreté.

Enfin, le chômage. Et quand l'existence d'un homme devient impossible, qu'il ne voit en son avenir qu'un mur gris, infranchissable, il prête attention aux promesses, on le dupe, peu lui importe qui lui tient ces discours insensés.

- Pourtant, Hitler a bien tenu sa promesse de supprimer le chômage !

- Personne ne le conteste. Mais ne demandez pas comment ! Il a développé l'industrie de guerre, fait construire des casernes... Savez-vous où cela mène ?... il aurait certainement pu supprimer le chômage en promouvant une industrie de paix. Ces réussites sont assez faciles sous une dictature. Mais nous ne sommes pas du bétail, qui se satisfait d'une journée de pâture. La seule sécurité matérielle ne suffira jamais à nous rendre heureux. Nous sommes des hommes, avec une opinion libre et des croyances personnelles. Un gouvernement qui s'en prend à ces principes n'a plus aucun respect pour l'individu. C'est pourtant la première exigence que nous devons avoir de lui. »



Deux années plus tard, la guerre, de répression contre nos compatriotes, se généralisa en agression contre les autres peuples. Ce fut la seconde guerre mondiale.

Hans venait d'entreprendre son travail quand elle éclata. D'abord, il lui fut accordé un sursis d'une durée incertaine, pour continuer ses études. Puis il fut affecté à une compagnie sanitaire et prit part à la campagne de France comme infirmier. Il rejoignit ensuite une << compagnie d'étudiants >>, à Munich. Curieuse vie : mi-étudiant, mi-soldat, il était tantôt à la caserne, tantôt à l'Université ou à la clinique. Deux domaines opposés et inconciliables. Hans trouvait cette existence hybride doublement dure. Mais qu'il dût vivre dans un Etat où la contrainte, la haine et le mensonge étaient monnaie courante, l'affligeait encore plus profondément.

L'emprise de la tyrannie ne devenait-elle pas de jour en jour plus oppressante, plus insupportable ? Nul ne savait s'il n'allait pas être arrêté dans la rue, pour une remarque insignifiante, et peut-être disparaître à jamais. Hans devrait-il s'étonner si, un matin, il entendait la Gestapo sonner à sa porte et mettre fin à sa liberté ?

Il savait bien qu'il n'était en Allemagne qu'un parmi des millions à ressentir cette inquiétude. Malheur à qui risquait de libres propos. Celui-là serait jeté en prison inexorablement. Malheur à la mère qui, laissant parler son coeur, maudissait la guerre. Le malheur la guettait. Toute l'Allemagne semblait enfermée dans un vaste réseau d'espionnage.

Quelque temps auparavant, on était venu sonner à la porte, très tôt le matin. Trois hommes de la Gestapo avaient demandé à parler à notre père. Ils avaient eu une longue discussion avec lui et l'avaient emmené, après avoir perquisitionné dans la maison. Depuis ce jour, nous ressentions profondément notre impuissance. Quelle valeur avait un individu dans cet Etat ? Il n'était qu'un peu de poussière, qu'on écartait du bout des doigts. On libéra notre père, mais il lui fut signifié que son cas n'était pas encore définitivement réglé. Une employée, à qui il avait imprudemment fait connaître son opinion sur Hitler, l'avait dénoncé. Il avait simplement comparé le maître de l'Allemagne à un fléau de l'humanité.

Qu'allait-il se passer maintenant ? L'inquiétude restait constante. Parfois nous retrouvions espoir, tout finirait par s'arranger. Puis l'incertitude reprenait; nous avions peur, comme si nous marchions sur une trappe qui pouvait céder à chaque instant; et personne ne savait qui serait la prochaine victime.

Sophie passa la nuit chez son frère. En s'endormant, elle revivait cette soirée. Les étudiants avaient parlé de leur travail dans les hôpitaux où, pendant leurs vacances, ils accomplissaient des stages. << Il n'y a rien de plus beau, avait dit Hans, que de s'occuper ainsi des malades. Je trouve là des instants où je suis parfaitement heureux.

- Mais, demanda quelqu'un, n'est-ce pas un non-sens de rester dans nos chambres à apprendre comment guérir les hommes quand l'Etat envoie, sans relâche, tant de jeunes gens à la mort ? Qu'est-ce que nous attendons ? Qu'un jour, la guerre soit terminée et que tous les peuples nous accusent d'avoir supporté un tel gouvernement sans résistance ? »

Le mot << résistance >> avait été lâché. Sophie ne se rappelait pas qui l'avait prononcé le premier. Dans tous les pays d'Europe où la dictature hitlérienne avait instauré la détresse, la peur et l'oppression, l'esprit de révolte prenait vie.

Sophie pensa encore à ce poème de Gottfried Keller et, rêvant à moitié, imagina un grand ciel au-dessus de l'Allemagne, où des tracts voltigeaient, tourbillonnaient, avant de retomber mollement sur le sol.

Elle entendit Hans, qui disait : << On devrait avoir un appareil à ronéotyper. - Comment ? - Oh ! N'Y Pense Plus, Petite soeur, ne t'inquiète pas de cela. >>

Sophie habitait Munich depuis à peine six semaines quand un événement extraordinaire se produisit à l'Université. Des tracts passaient de main en main; une émotion très vive régnait parmi les étudiants. Un sentiment complexe fait de triomphe, d'enthousiasme, de dégoût et d'indignation s'éveillait en eux. Sophie en fut très heureuse. Il y avait donc quelque chose dans l'air; quelqu'un avait enfin osé ! Elle ramassa une feuille ronéotypée, et se mit à la lire. Titre : << Les tracts de la Rose Blanche >> : << Il n'est rien de plus indigne d'un peuple civilisé que de se laisser, sans résistance, régir par l'obscur bon plaisir d'une clique de despotes... >> << Si chacun attend que son voisin commence, nous verrons se rapprocher le jour terrible de la vengeance. On aura jeté la dernière victime dans la gueule du démon, sacrifice absurde, démon insatiable. Aussi faut-il que tout individu prenne conscience de sa responsabilité en tant que membre de la civilisation occidentale chrétienne ; qu'il se défende, en cette dernière heure, selon tous ses moyens; qu'il combatte ce fléau de l'humanité, le fascisme, ou tout autre système de dictature semblable. Où que vous soyez, organisez une résistance passive une Résistance , et empêchez que cette grande machine de guerre athée continue de fonctionner. Faites ceci avant qu'il ne soit trop tard, avant que nos dernières villes ne soient devenues un amoncellement de ruines, comme Cologne, et que la jeunesse allemande ne soit immolée à la démence d'un monstre. N'oubliez pas que chaque peuple mérite le gouvernement qu'il supporte. >>

Sophie retrouvait dans ce texte l'expression de ses idées les plus chères. Elle se souvint tout à coup, non sans frayeur, de ce qu'avait dit Hans. Ne serait-il pas l'auteur de ces tracts ? Mais non, c'était impossible.

(...) Hans arriva.

« Sais-tu d'où viennent les tracts ? Demanda Sophie.

- Aujourd'hui, on doit savoir se taire, pour ne mettre personne en danger.

- Ecoute, Hans. Un seul homme ne peut entreprendre une telle chose. Le fait que je connaisse ton secret prouve qu'un individu isolé n'a pas la force suffisante pour mener à bien ce genre d'action. >>

Dans le temps qui suivit, parurent trois nouveaux tracts de la Rose Blanche. Dépassant le cadre de l'Université, ils furent jetés dans les boîtes à lettres de tout Munich et répandus dans d'autres villes de l'Allemagne du Sud.

Puis on n'en vit plus aucun exemplaire.

*Gottfried Keller, Die öffentlichen Verleumder (« les diffamateurs publics »).*

De sa caverne sombre  
Le larron part rôder ;  
Il veut voler de l'or  
Et trouve mieux encore :  
Une vaine querelle,  
Des théories de fou,  
Des drapeaux déchirés,  
Un peuple à la dérive.  
Partout sur son chemin  
C'est famine et disette.  
Il peut marcher sans honte,  
Il se sacre prophète ;  
Le voici qui s'avance  
Dans l'ordure et la fange  
Et salue à voix basse  
Un monde abasourdi.  
Vautré dans la bassesse  
Comme dans un nuage,  
Mentant devant le peuple  
Il conquiert le pouvoir.  
Des complices nombreux  
Placés à tous les postes,  
Guettent les occasions  
Et s'offrent à son choix.

Ils sèment sa parole  
Tels les anciens apôtres  
Les grains miraculeux ;  
Leurs discours se répandent.  
L'exemple du mensonge  
Par tous est bien suivi.  
En tempête s'élève  
La puissance du mal.  
La mauvaise herbe couvre  
Les terres désolées.  
Le peuple est dans la honte  
Le criminel triomphe.  
On reconnaît trop tard  
La vérité perdue :  
Les bons ont disparu  
Les méchants sont légion.  
Quand enfin les criminels  
Seront chassés du pays,  
On en reparlera longtemps  
Ainsi que de la mort noire.  
Sur la lande, nos enfants  
Brûleront un mannequin :  
Joie s'élève des souffrances,  
Le jour a vaincu la nuit.

# Tracts de la rose blanche

Flugblätter der Weissen Rose.

II

Man kann sich mit dem Nationalsozialismus geistig nicht auseinandersetzen, weil er ungeistig ist. Es ist falsch, wenn man von einer nationalsozialistischen Weltanschauung spricht, denn, wenn es diese gäbe, müsste man versuchen, sie mit geistigen Mitteln zu beweisen oder zu bekämpfen - die Wirklichkeit aber bietet uns ein völlig anderes Bild; schon in ihrem ersten Keim war diese Bewegung auf den Betrug des Mitmenschen angewiesen, schon damals war sie im Innersten verfaulend und konnte sich nur durch die stete Lüge retten. Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage "seines" Buches (ein Buch, das in dem Übelsten Deutsch geschrieben worden ist, das ich je gelesen habe; dennoch ist es von dem Volke der Dichter und Denker zur Bibel erhoben worden): "Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muss, um es zu regieren." Wenn sich nun am Anfang dieses Krebsgeschwürs des Deutschen Volkes noch nicht allzusehr bemerkbar gemacht hatte, so nur deshalb, weil noch gute Kräfte genug am Werk waren, es zurückzuhalten. Wie es aber grösser und grösser wurde und schliesslich mittels einer letzten gemeinen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper besudelte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächse, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken. Jetzt stehen wir vor dem Ende. Jetzt kommt es darauf an, sich gegenseitig wiederzufinden, aufzuklären von Mensch zu Mensch, immer daran zu denken und sich keine Ruhe zu geben, bis auch der letzte von der äussersten Notwendigkeit seines Kampfes wider dieses System überzeugt ist. Wenn so eine Welle des Aufbruchs durch das Land geht, wenn "es in der Luft liegt", wenn viele mitmachen, dann kann in einer letzten, gewaltigen Anstrengung dieses System abgeschüttelt werden. Ein Ende mit Schrecken ist immer noch besser, als ein Schrecken ohne Ende.

Es ist uns nicht gegeben, ein eadgültiges Urteil über den Sinn unserer Geschichte zu fällen. Aber wenn diese Katastrophe uns zum Heile dienen soll, so doch nur dadurch: Durch das Leid gereinigt zu werden, aus der tiefsten Nacht heraus das Licht zu erblicken, sich aufzuraffen und endlich mitzuhelfen, das Joch abzuschütteln, das die Welt bedrückt.

Nicht über die Judenfrage wollen wir in diesem Blatte schreiben, keine Verteidigungsrede verfassen - nein, nur als Beispiel wollen wir die Tatsache kurz anführen, die Tatsache, dass seit der Eroberung Polens dreihunderttausend Juden in diesem Land auf bestialischste Art ermordet worden sind. Hier sehen wir das fürchterlichste Verbrechen an der Würde des Menschen, ein Verbrechen, dem sich kein ähnliches in der ganzen Menschengeschichte an die Seite stellen kann. Auch die Juden sind doch Menschen - man mag sich zur Judenfrage stellen wie man will - und an Menschen wurde solches verübt. Vielleicht sagt jemand, die Juden hätten ein solches Schicksal verdient, diese Behauptung wäre eine ungeheure Anmassung; aber angenommen, es sagte jemand dies, wie stellt er sich dann zu der Tatsache, dass die gesamte polnische adelige Jugend vernichtet worden ist (Gabe Gott, dass sie es noch nicht ist)? Auf welche Art, fragen sie, ist solches geschehen? Alle männlichen Sprösslinge aus adeligen Geschlechtern zwischen 16 und 20 Jahren wurden in Konzentrationslager nach Deutschland zu Zwangsarbeit, alle Mädchen gleichen Alters nach Norwegen in die Bordelle der SS verschleppt! Wozu wir dies Ihnen alles erzählen, da sie es schon selber wissen, wenn nicht diese, so andere gleich schwere Verbrechen des fürchterlichen Untermenschentums? Weil hier eine Frage berührt wird, die uns alle zutiefst angeht und allen zu denken geben muss. Warum verhält sich das deutsche

Flugblätter der Weissen Rose

IV

Es ist eine alte Weisheit, die man Kindern immer wieder aufs neue predigt, dass wer nicht hören will, fühlen muss. Ein kluges Kind wird sich aber die Finger nur einmal an heissen Ofen verbrannt.

In den vergangenen Wochen hatte Hitler sowohl in Afrika, als auch in Russland Erfolge zu verzeichnen. Die Folge davon war, dass der Optimismus auf der einen, die Bestürzung und der Pessimismus auf der anderen Seite des Volkes mit einer der deutschen Trägheit unvergleichlichen Schnelligkeit anstieg. Allenthalben hörte man unter den Gegnern Hitlers, also unter dem besseren Teil des Volkes, Klagerufe, Worte der Enttäuschung und der Entmutigung, die nicht selten in dem Ausruf endigten: "Sollte nun Hitler doch...?"

Indessen ist der deutsche Angriff auf Aegypten zum Stillstand gekommen, Rommel muss in einer gefährlich exponierten Lage verharren - aber noch geht der Vormarsch im Osten weiter. Dieser scheinbare Erfolg ist unter den grauenhaftesten Opfern erkauft worden, sodass er schon nicht mehr als vorteilhaft bezeichnet werden kann. Wir warnen daher vor jedem Optimismus.

Wer hat die Toten gezählt, Hitler oder Göbbels - wohl keiner von beiden. Täglich fallen in Russland Tausende. Es ist die Zeit der Ernte, und der Schnitter fährt mit vollem Zug in die reife Saat. Die Trauer kehrt ein in die Hütten der Heimat, und niemand ist da, der die Tränen der Mütter trocknet. Hitler aber belügt die, deren teuerstes Gut er gewohnt und in dem sinnlosen Tod getrieben hat.

Jedes Wort, das aus Hitlers Munde kommt, ist Lüge; wenn er Frieden sagt, meint er den Krieg, und wenn er in frevelhafter Weise den Namen des Allmächtigen nennt, meint er die Macht des Bösen, den gefallenen Engel, den Satan. Sein Mund ist der stinkende Raucher der Hölle und seine Macht ist im Grunde verworfen. Wohl muss man mit rationalen Mitteln den Kampf wider den nationalsozialistischen Terrorstaat führen; wer aber heute noch an der realen Existenz der dämonischen Mächte zweifelt, hat den metaphysischen Hintergrund dieses Krieges bei weitem nicht begriffen. Hinter dem Konkreten, hinter dem sinnlich Wahrnehmbaren, hinter allen sachlichen logischen Überlegungen, steht das Irrationale, d.h. der Kampf wider den Dämon, wider den Boten des Antichrists. Ueberall und zu allen Zeiten haben die Dämonen im Dunkeln gelauert auf die Stunde, da der Mensch schwach wird, da er seine Ihn von Gott auf Freiheit gegründete Stellung in der ordnungsmächtig verlässt, da er dem Druck des Bösen nachgibt, sich von den Mächten höherer Ordnung loslöst und so, nachdem er den ersten Schritt freiwillig getan, zum zweiten und dritten und immer mehr getrieben wird mit rasend steigender Geschwindigkeit - überall und zu allen Zeiten der höchsten Not sind Menschen aufgestanden, Propheten, Heilige, die ihre Freiheit gewahrt hatten, die auf den Einzigen Gott hinwiesen und mit seiner Hilfe das Volk zur Umkehr mahnten. Wohl ist der Mensch frei, aber er ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Sturm preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke, die sich auflöst.

Gibt es, so frage ich Dich, der Du ein Christ bist, gibt es in diesem Ringen um die Erhaltung deiner höchsten Güter ein Zögern, ein Spiel mit Intrigen, ein Hinusschieben der Entscheidung in der Hoffnung, dass ein anderer die Waffen erhebt, um Dich zu verteidigen? Hat Dir nicht Gott selbst die Kraft und den Mut gegeben zu kämpfen? Wir müssen es das Böse dort angreifen, wo es am mächtigsten ist, und es ist am mächtigsten in der Macht Hitlers.